

LES INGÉNIEURS SAINT-SIMONIENS : LE MARIAGE DE L'UTOPIE ET DE LA RAISON ?

Article extrait de la revue Recherches contemporaines, n°2, 1994

François GALLICE

« **U**n déséquilibré de génie au total, avec des parties d'illuminé et de délirant [...] mais dans son cerveau fécond et fumeux germèrent par avance on ne sait quelles rêveries saint-simoniennes. »¹ Lucien Febvre, dans son fameux ouvrage sur la religion de Rabelais, dressait ce portrait haut en couleurs de Guillaume Postel en évoquant cet humaniste du XVI^e siècle qui voulait « substituer au catholicisme qui lui semblait ruiné, un universalisme à base de connaissances scientifiques. » Il ne serait cependant guère étonnant de voir appliquer cette description à tel ou tel des adeptes du saint-simonisme, tant l'idée que l'on se fait des jeunes "utopistes" du premier XIX^e siècle tient de ces images caricaturales que le temps et les acteurs de l'histoire se sont appliqués, plus ou moins volontairement, à faire parvenir jusqu'à nous². En effet l'imagerie populaire a surtout gardé des saint-simoniens le souvenir des excentricités de jeunes gens barbus, chantant des hymnes religieux en travaillant la terre. Or l'origine des membres de la famille saint-simonienne était diverse : ils étaient avocats, médecins, ouvriers, professeurs... et ingénieurs.

Lorsqu'un individu, ou un groupe d'individus, adhère à une doctrine, quatre questions se posent d'emblée à l'historien : les motifs de son ralliement, la nature de son action en vue de promouvoir ses idées, l'influence que ces théories peuvent avoir sur lui, et enfin, s'il y a lieu, les causes de sa rupture avec

1. Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais* Paris, éd. 1968, p. 110-111.

2. Cet article a été rédigé à partir du mémoire de maîtrise de l'auteur : François Gallice, *Les ingénieurs saint-simoniens*, sous la direction d'Alain Plessis et André Thépot, Université de Paris X-Nanterre, 1993, 155 p.

son idéal. Mais cette réflexion prend un aspect particulier lorsque ces hommes se révèlent différents de l'idée que l'on se fait d'adeptes de ce genre de doctrine.

C'est pour cette raison que l'étude des ingénieurs saint-simoniens est toute à la fois paradoxale et instructive. On imagine mal, en effet, que ces hommes – des scientifiques, fonctionnaires zélés de surcroît, *a priori* peu enclins à faire parler d'eux – aient pu non seulement se mêler à un groupe qui passait alors pour une secte d'illuminés, mais de plus en devenir *la base solide*.

Cette interrogation demeure pour tous ceux qui désirent comprendre la portée de l'aventure saint-simonienne : comment des hommes – parmi les plus brillants de leur génération – et dont certains devaient connaître un grand destin politique et intellectuel, ont-ils pu se laisser séduire par le délire religieux du Père Enfantin, chef de la doctrine¹ ? Prosper Enfantin, lui-même, dans une lettre adressée à Lamartine, qui avait eu le malheur de qualifier les saint-simoniens et leur doctrine de « bêtise, perversité, imbécillité, idiotisme, divagations [de] vieilles femmes »², lui répondait en ces termes :

« Mais qui avez-vous donc connu depuis vingt ans que vous étudiez le socialisme, qui ait pu vous inspirer les injures que vous nous prodiguez ? Sont-ce les Pereire et les Flachet, parce qu'ils ont les premiers doté la France de chemins de fer, avec le concours de nos amis Clapeyron, l'ingénieur, et Lamé, l'académicien ? Sont-ce tous ces ingénieurs de premier ordre, Didion, Borrel, Bazaine ...etc.»

Et Enfantin de citer tous ceux, journalistes, industriels, érudits, futurs ministres même, qui avaient fait cause commune avec la religion nouvelle³.

Tenter de répondre à cette question est à la fois une façon de mieux saisir les raisons du retentissement de la religion saint-simonienne pendant ses mois les plus fastes, mais également de mieux percevoir l'influence profonde qu'elle a exercée pendant tout le XIXe siècle et jusqu'à nos jours. C'est aussi une façon d'appréhender ce qu'avait pu être "l'enthousiasme idéologique" de la première moitié du XIXe siècle.

On a parlé et on parle encore aujourd'hui de centaines de polytechniciens ayant adhéré au saint-simonisme : les chiffres, quels qu'ils soient, doivent être maniés avec précaution surtout lorsqu'on parle d'adhésion intellectuelle. Qu'en était-il vraiment ? C'est l'objet premier de cette étude que d'avoir voulu établir un recensement d'un certain nombre d'entre eux : les ingénieurs d'Etat⁴.

1. Jean-Baptiste Duroselle citait à ce propos Maxime Leroy : « Quand on lit la liste de ceux qui suivirent celui qui s'intitulait le Père, on reste confondu : comment Michel Chevalier, le futur négociateur du célèbre traité franco-anglais de 1860, le futur sénateur, l'auteur de tant de livres sensés, intéressants, a-t-il pu croire à la mission divine du Père Enfantin ? », J.B. Duroselle, "Michel Chevalier saint-simonien", in *Revue historique*, avril-juin 1956, p. 233-266.

2. Lettre d'Enfantin à Lamartine du 15 septembre 1849, Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds Enfantin 7793/40.

3. *Ibidem*.

4. La plupart, anciens polytechniciens, étaient issus soit de l'Ecole des Mines, soit de l'Ecole des Ponts et Chaussées. Dans le cadre restreint d'une maîtrise, l'étude des *militaires* saint-simoniens n'a pu être abordée, mais il ne faut pas oublier que la doctrine avait fait de nombreux émules dans leurs rangs.

Dans cette optique, recenser signifiait aussi personnifier car si l'on ne garde en tête aujourd'hui qu'un ou deux noms, dont celui de Michel Chevalier, bien d'autres eurent un destin tout aussi passionnant. Afin de voir pour chacun d'entre eux qui, de l'ingénieur ou du saint-simonien, finit par l'emporter, nous avons mis en rapport la correspondance saint-simonienne conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal¹ avec les dossiers personnels d'ingénieurs des Mines et des Ponts². Car peu nombreux furent ceux qui concilièrent longtemps vie professionnelle et engagement idéologique. En quelque sorte, l'histoire des ingénieurs saint-simoniens fut-elle une histoire des ingénieurs plus qu'une histoire du saint-simonisme ?

Une "armée d'ingénieurs" ?

Le saint-simonisme fut un étrange mélange de foi, d'exigence de progrès, d'économie, de politique, suffisamment vaste pour toucher nombre d'hommes et de femmes. Chacun des lecteurs du *Globe* ou des auditeurs des réunions tenues rue Taitbout à Paris, par Bazard et Enfantin, les deux "Pères Suprêmes" de la famille en 1829, pouvait, à un moment précis, s'intéresser à certaines idées émises par l'école saint-simonienne, s'enthousiasmer et finalement s'en détourner lorsqu'il les voyait s'écarter de ses convictions ou de ses intérêts. Même si tous se rassemblaient autour de quelques idées majeures, chaque adepte avait une conception personnelle du saint-simonisme. En outre, cette conception a pu changer en fonction du moment. Car l'école saint-simonienne ne dura que peu de temps. Là encore, les opinions divergent. Mais le groupe saint-simonien ne s'est vraiment développé que pendant trois ou quatre ans environ, entre 1829 et 1833³.

Or c'est sur la base du recueil de lettres adressées par une centaine de polytechniciens à la direction du *Globe*⁴ que l'on a souvent estimé le nombre

1. Notamment le recueil des lettres adressées par les polytechniciens au *Globe*, l'organe de presse de la doctrine, suite à l'envoi gratuit du journal (Fonds Enfantin 7609). On ne dira jamais assez combien les archives saint-simoniennes sont essentielles pour la compréhension du XIXe siècle en France, tant fut grand le nombre de leurs correspondants. Ces sources pourraient ainsi compléter utilement nombre de recherches historiques.

2. Une part des archives de l'Ecole des Ponts, des Mines et de l'Ecole polytechnique, ainsi que les dossiers des ingénieurs, sont regroupés dans la série F¹⁴ des Archives nationales.

3. C'est en 1828 que les premiers disciples de Saint-Simon ont vraiment commencé à être populaires. Les deux années suivantes ont vu l'expansion du mouvement. Mais à la fin de l'année 1831, un schisme est intervenu entre les deux "Pères", Enfantin et Bazard. Ce dernier a préféré quitter le groupe, emmenant avec lui un certain nombre de dissidents, dont Jean Reynaud. Ayant voulu organiser un véritable couvent à Ménilmontant, Enfantin attira les foudres du pouvoir politique qui y vit un danger. Traduit en justice en août 1832, le groupe n'a jamais pu se recomposer, malgré une tentative d'expédition en Egypte en 1833.

4. Bibliothèque de l'Arsenal, carton F.E 7609. Les lettres de 97 polytechniciens regroupées dans ce carton ont souvent abusé les commentateurs qui ont pensé y voir la liste des ingénieurs saint-simoniens. Or cette correspondance est d'un intérêt inégal, et parfois franchement hostile au saint-simonisme.

d'ingénieurs ayant défendu la cause saint-simonienne. Il nous a semblé que la seule correspondance entre un ingénieur et un membre du groupe saint-simonien n'était pas un signe suffisant d'une véritable appartenance au mouvement. Car, du moins jusqu'en avril 1832, le saint-simonisme se définit lui-même comme un apostolat sans répit, toujours à l'affût de nouveaux prosélytes en France ou à l'étranger. Selon nous, il fallait donc différencier ces adeptes, non pas en s'appuyant seulement sur les idées et les opinions émises par ces ingénieurs au sujet de la doctrine, mais bien plus en fonction de leur participation au développement du saint-simonisme : soit par des tentatives de conversion autour d'eux (création d' "Eglises" en province par exemple), soit par des publications diffusant les grands thèmes de la religion nouvelle.

Si l'on s'en tient à ce critère, ce sont environ une *cinquantaine d'ingénieurs* d'Etat qui ont, de près ou de loin, participé à l'aventure saint-simonienne¹. Ce chiffre est à prendre avec beaucoup de précautions, car tous ces ingénieurs n'ont pas éprouvé le même attrait pour la doctrine. La moitié d'entre eux se contentaient de lire régulièrement le *Globe* – auquel ils étaient abonnés – et de diffuser, dans les sociétés savantes par exemple ou par d'autres réseaux de sociabilité, les idées économiques qui leur paraissaient justes².

Il n'y a donc pas eu de conversion en masse dans les rangs des ingénieurs français. Cependant, une analyse plus précise révèle l'aspect "qualitatif" de ces ralliements. En effet, nous avons recensé près de seize ingénieurs des Mines convertis au saint-simonisme. Or, à cette époque, le corps des Mines comprenait environ soixante à soixante-dix ingénieurs en activité, ce qui signifie que plus de 20% d'entre eux ont été acquis à la cause saint-simonienne. Si l'on songe que les élèves de l'Ecole des Mines étaient recrutés, par tradition, parmi les meilleurs polytechniciens, on ne sera pas surpris de retrouver parmi les saint-simoniens, des esprits aussi brillants que Michel Chevalier, Charles Lambert – fondateur de l'école polytechnique de Boulac – ou Abel Transon.

Le corps des Ponts, quant à lui, a fourni à la famille saint-simonienne un plus faible pourcentage de recrues, puisque 5 à 10% d'ingénieurs tout au plus en ont fait partie (soit une trentaine sur près de 280). Il faut noter également que la doctrine n'a eu quasiment aucun succès parmi les hauts fonctionnaires issus des deux corps d'ingénieurs.

Nous avons pu distinguer trois "types" d'ingénieurs saint-simoniens :

1. Ce chiffre est bien entendu le résultat des recherches menées dans la correspondance saint-simonienne. Il ne se veut pas définitif, attendu que d'autres sources (personnelles ou régionales), pourraient révéler d'autres noms. Cependant, les archives étant relativement complètes, on ne peut manquer de voir apparaître, par la fréquence du courrier, les personnalités ayant eu quelque importance dans le mouvement. Nous avons donné, dans notre maîtrise, une courte biographie des trente plus importants d'entre eux.

2. Au nombre desquels on pouvait compter Le Play, dont le *Globe* était "la nourriture quotidienne".

– Les "sympathisants" : ils ont été simplement influencés par la doctrine. A la suite de l'envoi gratuit du *Globe* auprès des lecteurs les plus susceptibles d'y trouver un intérêt, quelques-uns d'entre eux, ingénieurs des Mines ou des Ponts, avouent partager certaines des idées développées par le journal, et notamment les idées "positives" et industrielles. De ce fait, ces ingénieurs, qui sont le plus souvent en poste en province, affirment "commenter" la doctrine avec d'autres notables de la ville. Néanmoins, ils seront tous beaucoup plus sévères à l'égard de la doctrine lorsque celle-ci, au début de 1832, prendra un aspect plus religieux¹. Aucun ne dépassera le stade de l'adhésion tacite.

– Les "industrialistes" : tous ceux qui ont été généralement fortement marqués par les thèses saint-simoniennes, et qui, sans jamais vraiment faire partie de ses chefs, en ont, durant un temps, défendu la cause. Pour beaucoup d'entre eux, qui devaient connaître un destin professionnel brillant, le saint-simonisme fut un prélude à leurs activités scientifiques et industrielles. Furent de ceux-là Lamé (1795-1870) et Clapeyron (1799-1864) qui, en 1835, s'occupèrent du projet du chemin de fer Paris-Saint Germain ; de même Paulin Talabot (1799-1885)², qui s'occupa du canal latéral de la Loire et du chemin de fer à Avignon³.

– Les "religieux" : ces disciples de Saint-Simon furent parmi les premiers, et dès juin 1831, ils firent partie de la hiérarchie saint-simonienne. Depuis 1828, Abel Transon, un des premiers qui ait rejoint Prosper Enfantin, lequel exerçait un véritable magnétisme sur lui, comme sur toutes les personnes qu'il rencontrait, participait rue Taranne aux conférences sur la doctrine. Sensiblement de la même promotion de polytechniciens, Michel Chevalier, Henri Fournel ou Charles Lambert (1822-1824), tous trois élèves de l'Ecole des Mines, furent convertis progressivement, par Transon, aux idées du Père

1. Baudin, un ingénieur des Ponts, écrit à Chevalier : « Je suis saint-simonien moins la foi, moins cette foi religieuse qui peut se perdre sans que le saint-simonisme ne périsse. Dans mon esprit, il n'y a rien de commun entre la grande question de l'avenir de l'homme et la face rayonnante du père suprême Enfantin [...] Aussi que de fois je me suis demandé : Pourquoi les disciples du saint-simonisme ne sont-ils pas restés tout simplement des hommes philosophes, des économistes, des politiques ? » Fonds Enfantin 7609 (lettre du 18 décembre 1831).

2. Frère du saint-simonien Edmond Talabot, mort du choléra en 1832 et dont les obsèques donnèrent lieu à une cérémonie publique et "saint-simonienne".

3. On pourrait citer également, dans le corps des Ponts, outre Charles Didion (1803-1882), un des grands ingénieurs du XIXe siècle – il fut chargé, en 1846, des travaux du chemin de fer de Bordeaux à Sète, puis de ceux de la ligne de Paris à la Belgique –, Jean Andral, Felix Borrel, Adolphe Boucaumont, Alphonse Boulangé, Paul Chaperon, Jean Gratien de Job, Pierre Alexandre Jullien, Nicolas Lemoyne, Auguste Parandier, et Vauquelin. Dans le corps des Mines, on retrouve Pierre Coste, futur directeur du chemin de fer de Saint-Etienne à Lyon, Auguste Drouot, inspecteur général du corps des Mines en 1863 et surtout Jean-Martial Bineau, futur député du Maine-et-Loire en 1841, professeur d'économie statistique au Collège de France en 1848, ministre des Travaux publics l'année suivante, et ministre des Finances sous le Second Empire (1852).

Suprême. De même Jean Reynaud¹, qui devint avec Transon prédicateur saint-simonien à Lyon.

Enfin, quatre autres ingénieurs moins connus, Stéphane Mony-Flachat², Auguste Bonamy, Pierre-Théodore Decharme et Etienne Capella tinrent une place essentielle dans l'histoire du saint-simonisme, et furent, un temps, dévoués corps et âmes à la doctrine.

Pourquoi devient-on saint-simonien ?

On ne peut jamais vraiment savoir ce qui pousse quelqu'un à adhérer à une croyance particulière, sauf s'il l'a explicitement dit ou écrit : encore faut-il prendre ce genre d'aveu avec précaution. C'est pourquoi, nous nous refusons à donner une explication unique à la conversion de jeunes ingénieurs au saint-simonisme. Beaucoup de choses ont été écrites à ce sujet, et les raisons avancées ont varié suivant les périodes. En août 1832, lors du procès de la famille saint-simonienne – après la retraite de Ménilmontant³ – les juges et les journalistes attribuèrent leur engagement à leur volonté de troubler l'ordre public, mais également à une espèce de folie de jeunesse et de délire mystique. Plus récemment, compte tenu de leur brillant parcours professionnel (notamment sous le Second Empire), on les taxa d'arrivisme, et on fit de ces hommes les précurseurs des technocrates du XXe siècle⁴. Selon certains commentateurs, la plupart des ingénieurs ayant adhéré au saint-simonisme – au premier rang desquels Michel Chevalier – auraient fait ce choix en espérant que ce groupe deviendrait plus qu'un groupe de pression, une véritable force politique⁵.

Si l'argument de la folie, qui est souvent invoqué par incompréhension, nous semble assez grossier, celui de l'opportunisme est tout aussi injuste. Pour bien comprendre les raisons qui poussèrent ces jeunes gens à se tourner vers des idées nouvelles, mieux, vers une religion nouvelle, il faut s'arrêter sur le climat de l'époque. Le terrain, en effet, était propice à l'émergence d'idéologies nouvelles.

1. Voir sa biographie par D.A Griffiths, *Jean Reynaud, encyclopédiste de l'époque romantique*, Paris, 1965.

2. Frère utérin d'Eugène Flachat, ingénieur civil, un des rares qui ne soit pas polytechnicien ; il participa également à la création de la ligne Paris-Saint-Germain, puis à celle du Paris-Versailles Rive droite en 1836. Très profondément marqué par l'aspect religieux de la doctrine, il refusa cependant de prendre part à la "retraite de Ménilmontant".

3. Alors que le groupe se trouvait en proie à de grosses difficultés financières, que le nombre de ses disciples s'amenuisait, et qu'en outre des poursuites judiciaires semblaient de plus en plus probables, le Père Enfantin et quelques "apôtres" se retirèrent sur la colline de Ménilmontant, afin de bâtir un "temple" et de méditer l'action future des saint-simoniens.

4. Nous reviendrons un peu plus loin sur ce débat.

5. On a souvent cité, à ce propos, la conduite d'Enfantin et de Bazard lors des événements de juillet 1830. Ils avaient proposé leur appui à Lafayette afin qu'il prenne le pouvoir et qu'il établisse une dictature. Rappelons que celui-ci les avait sèchement éconduits.

Les années 1830 étaient marquées par un état de crise qui durait depuis la chute de l'Empire et le retour de la monarchie. Un sentiment, surtout, se cristallisait parmi les jeunes polytechniciens : la haine de certains "passe-droits" aristocratiques – pour ne pas dire privilèges – qui réapparaissaient dans les carrières, notamment dans les carrières militaires. Les grades supérieurs revenaient aux émigrés ou à leurs fils rentrés en France. Or, l'Ecole polytechnique avait été créée par la Révolution en 1794, et tous ces jeunes gens avaient baigné dans une atmosphère où le mérite était censé l'emporter sur la richesse.

Les ingénieurs saint-simoniens que nous avons cités précédemment appartiennent sensiblement à une même génération¹: c'est la première qui n'ait pas connu la Révolution française, et l'espoir qu'elle avait suscité. Après avoir grandi avec les acquis de la Révolution, elle fut fortement marquée par le retour en arrière imposé par la Restauration². Tous ces jeunes ingénieurs avaient le sentiment que la société se refermait sans leur laisser la place qu'ils avaient espérée.

On pourrait néanmoins se dire que des ingénieurs, fonctionnaires d'Etat, étaient loin d'avoir ces préoccupations, et qu'une carrière longue et stable les attendait dans le corps de leur choix, celui des Ponts et Chaussées, ou celui des Mines.

Or, du moins pour les plus ambitieux, il n'en était rien. Depuis quelques années, le ministère des Travaux publics était en proie aux vives critiques de certains députés et de journalistes qui considéraient que le budget alloué aux ingénieurs était trop important : « Les ingénieurs ne rendaient pas à l'industrie les services qu'ils étaient capables de lui rendre et qu'elle avait droit d'en attendre. »³ On parlait même de supprimer les corps d'ingénieurs, ou du moins de confier à d'autres structures la responsabilité des travaux publics. Mais les plaintes venaient aussi de l'intérieur : les jeunes ingénieurs, tout juste sortis de l'Ecole, avaient le sentiment que les postes importants étaient confiés à une "aristocratie", que leur travail se heurtait sans cesse aux "sommités bureaucratiques", et qu'en outre, les perspectives d'avancement étaient très réduites, le renouvellement des postes ne se faisant que très lentement.

1. Une vingtaine environ, parmi eux, sont nés entre 1799 et 1808. Et pendant les années phares de la religion saint-simonienne (1830-1832), la moyenne d'âge de ces ingénieurs était comprise entre 25 et 30 ans ! C'est un facteur qu'il faut prendre en compte pour comprendre les motivations de ces jeunes gens.

2. Abel Transon écrivait 35 ans plus tard : « Je crois bien que les jeunes gens de 1864 qui ne peuvent pas savoir ce que nous éprouvions d'irritation profonde aux environs de 1830 contre les projets de loi sur les droits d'aînesse (1826), et sur le sacrilège (1825), et contre toutes les tendances rétrogrades de la Restauration, n'imagineraient pas l'étonnement que mes camarades et moi, nous éprouvâmes à entendre annoncer une Religion nouvelle. » Bibliothèque Thiers, Papiers Gustave d'Eichtal. carton IV (A, X), dossier 1.

3. Lettre du 23 Juin 1832 de Guényveau à Sage, directeur de l'Ecole des Mines. A.N. F¹⁴ 11059.

Surtout, nombre d'entre eux étaient très déçus par les premières missions qui leur avaient été confiées. Les dossiers des ingénieurs saint-simoniens ainsi que leur correspondance avec leur hiérarchie de tutelle montrent que tous avaient ressenti la même déception. Après avoir passé leur jeunesse à apprendre, après avoir nourri de grands projets pour eux-mêmes, mais aussi pour le pays, car on leur avait longuement inculqué la notion d'intérêt général et de patriotisme, ils voyaient barrer toutes leurs espérances. Fournel, qui avait mûri depuis 1824 le projet d'un chemin de fer de Gray à Saint-Dizier en vit rejeter la mise en œuvre. Jean Reynaud, un des esprits les plus brillants de sa génération, sorti parmi les premiers de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole des Mines fut, pour sa première mission, envoyé en Corse où il n'y avait rien à faire : on n'y trouvait pas une mine, pas une carrière ! C'est cette impression d'inutilité qui décida définitivement le jeune ingénieur, dont la rancœur était immense, à rejoindre les saint-simoniens :

«C'était en effet, bien la peine de quitter le Collège de Thionville, c'était bien la peine d'étudier à Paris. Qu'avais-je à faire à l'Ecole ? Qu'avais-je à courir l'Allemagne¹? Pour être jeté avec le rebut du continent dans ce Botany-Bay de la France, et cela pour le bel avantage de tenir une place dans l'Annuaire ! [...] J'ai besoin d'agir, de faire quelque chose d'utile [...] Mes amis² ont vu que je m'abattais [...] et ils m'ont engagé à venir auprès d'eux. C'est là comme une autre famille, nous vivrons ensemble, nous travaillerons...»³

La déception des élites est à l'origine de bien des révolutions. Si elle ne fit pas de ces ingénieurs des révolutionnaires, elle les amena à chercher ailleurs ce qui pouvait combler leurs attentes. Cet ailleurs n'existant pas encore, il restait à le créer. Il n'en fallait pas plus pour qu'un discours bien ciblé suffise pour enflammer ces esprits avides d'action.

"On est devenu saint-simonien par esprit mathématique"⁴

Ce ne sont pas tant les écrits et la parole de Saint-Simon qui ont converti les ingénieurs, mais bien la personnalité et le discours de Prosper Enfantin. Rappelons que le comte de Saint-Simon est mort trop tôt – en 1825 – pour connaître le développement qu'assurèrent à sa doctrine Enfantin et Bazard, ses premiers disciples. Quant à la communauté saint-simonienne, on l'a vu, elle n'a

-
1. Alors qu'il était encore élève à l'Ecole des Mines, Reynaud avait effectué une mission d'étude en Allemagne avec Michel Chevalier.
 2. Jean Reynaud avait déjà assisté à quelques réunions saint-simoniennes avant son départ pour la Corse.
 3. Lettre datée de Bastia, le 6 décembre 1830, in Jean Reynaud, *Correspondance familière*, Paris, 1886.
 4. Extrait d'un article de Michel Chevalier dans *Les Débats*, du 6 janvier 1838.

véritablement commencé à faire parler d'elle qu'aux alentours de 1829. Les écrits "industrialistes" du maître ne pouvaient de toute façon qu'aller dans le sens des opinions des ingénieurs. Il faut préciser, en outre, que Saint-Simon leur avait accordé dans son système politique une place prépondérante. L'organisation du nouveau Parlement qu'il avait imaginé dans la sixième lettre de *L'Organisateur*, comprenait notamment une Chambre dite "d'invention", composée de peintres, de sculpteurs et d'une section de deux cents ingénieurs civils. Dans sa fameuse parabole¹, Saint-Simon avait pris soin de placer les ingénieurs parmi les "producteurs", c'est-à-dire « ceux qui donnent les produits les plus importants, ceux qui dirigent les travaux les plus utiles à la nation, [qui] sont réellement la fleur de la société française ».

En fait, dans les milieux de l'Ecole polytechnique ou parmi les ingénieurs, on lisait bien plus le *Globe* que les oeuvres volumineuses de Saint-Simon. Il y avait, de la part des chefs de la famille saint-simonienne, une volonté affichée de faire du prosélytisme auprès des jeunes polytechniciens et autres ingénieurs. C'était un monde qu'Enfantin lui-même connaissait bien, puisqu'il avait fait une partie de ses études à Polytechnique. Des instructions circulaient d'ailleurs parmi les principaux chefs de la doctrine afin de toucher plus particulièrement les ingénieurs. On proposait ensuite aux abonnés de devenir "correspondant de la pensée saint-simonienne" dans leur propre ville, afin de faire connaître la "Religion nouvelle" par la distribution de portraits, brochures et autres écrits saint-simoniens.

Si, par les idées industrialistes et "positives" qu'il véhiculait, le fond de la doctrine ne pouvait pas manquer de toucher des scientifiques, la forme même du discours visait aussi à faire naître une réceptivité particulière chez ces polytechniciens. En effet, les premières conférences portaient essentiellement sur le sens de l'histoire à laquelle les premiers saint-simoniens imprimaient un aspect mathématique afin de prouver l'évolution infinie de l'industrie. L'époque baignait alors dans un climat de "palingénésie sociale", selon les termes de Ballanche, qui donnait l'impression aux contemporains que l'humanité évoluait suivant des cycles déterminés. Enfantin savait employer le vocabulaire qu'il fallait. Les discours de *L'Exposition de la Doctrine*, datant de 1828-1829, abondent en références aux mathématiques et à la géométrie :

«L'Humanité [qui] marche vers un Idéal qu'elle n'atteindra jamais, dont toutefois elle s'approche toujours comme la courbe approche de l'asymptote».

L'intention est d'ailleurs explicite :

1. On se reportera au célèbre passage : « Nous supposons que la France perde subitement ses cinquante premiers physiciens, ses cinquante premiers chimistes...», Première Lettre, in *L'Organisateur*, t.II, 2, p. 17-26.

«En présence d'une génération qui prétend, avant de croire, analyser, disséquer, pour ainsi dire, les éléments de ses croyances, ou mieux encore démontrer ses axiomes, nous devons tenir compte de ces dispositions d'esprit.»¹

Tous les témoignages d'ingénieurs concordent pour dire combien cette façon d'expliquer l'évolution de l'humanité les avait séduits. Paradoxalement, on s'apercevra mieux de l'importance du discours au moment où, à l'inverse, le caractère religieux de la doctrine l'emportera sur l'aspect économique et scientifique – moment précis (1832) où nombre d'ingénieurs s'éloigneront de la mouvance saint-simonienne.

Il ne faut pas oublier non plus l'influence personnelle de celui qui prononçait ces discours au cours des premières années : presque tous les adeptes du saint-simonisme ont expliqué leur adhésion par la personnalité de Prosper Enfantin, qui exerçait sur son auditoire une véritable fascination.

Un autre sujet d'étonnement a longtemps été l'acceptation, par des ingénieurs, de ce semblant de religion dont s'était parée la doctrine. On comprenait à la limite qu'ils aient pu accepter les doctrines économiques : mais comment avaient-ils pu se fourvoyer dans cette dérive mystique ? Là encore, la réalité est différente ! Tout d'abord, nous l'avons dit, la majorité d'entre eux a renoncé à faire partie de la famille lorsqu'Enfantin s'est installé, avec quelques disciples, dans une sorte de contemplation et de narcissisme religieux. Ensuite, même au moment où le positivisme commençait à faire parler de lui, les ingénieurs ne dissociaient pas le changement économique qu'ils comptaient apporter à la société, d'un changement éthique, voire religieux. Puisque l'avènement de l'industrie devait changer la face du monde et faire disparaître le mal, il était logique somme toute qu'elle s'accompagnât d'un bouleversement religieux. Charles Lambert, un des premiers "convertis" n'écrivait-il pas à son ami d'enfance Eugène de Normans :

«Je serai avec toi, calme et scientifique, pour poser les premières idées générales, fondement de mes croyances et je tâcherai de l'être encore, lorsque sortant des pures spéculations de la raison, je m'élèverai jusqu'à te prouver que l'amélioration et le bonheur de l'humanité en dépendent, et que le plus noble but de ton activité est d'y consacrer toute ta vie.»²

Les ingénieurs dans l'aventure saint-simonienne

Les grands épisodes de l'histoire du saint-simonisme sont aujourd'hui bien connus : la retraite de Ménilmontant de 1832 – évoquée plus haut -, ou encore le voyage en Egypte l'année suivante, avec pour but une grande réalisation industrielle, le percement de l'isthme de Suez. En revanche, quelques études régionales mises à part, on connaît moins ce que fut la vie des "Eglises

1. C'est l'auteur qui souligne.

2. Lettre du 3 décembre 1825 (Fonds Enfantin 7739).

de province" en France. Les ingénieurs saint-simoniens qui étaient en poste en province durent faire face à de nombreuses difficultés matérielles qui s'ajoutaient aux critiques et quolibets qui étaient leur lot quotidien. Cela explique aussi la désaffection relativement rapide des adeptes qu'on observe à partir de 1832.

Il existait plusieurs centres de missions en province : à Roanne, à Nevers, à Besançon, à Rochefort, ou dans le midi de la France. Mais les résultats du prosélytisme mis en oeuvre furent bien maigres ! L'exemple de deux ingénieurs des Ponts, Alphonse Boulangé à Roanne, et Etienne Capella à Perpignan, est significatif.

A l'automne 1831, Alphonse Boulangé se sentant, comme beaucoup d'autres, "une âme saint-simonienne", s'était abonné au *Globe*. Proche de Michel Chevalier et d'Abel Transon, qu'il connaissait depuis l'Ecole polytechnique, il accepte de devenir le correspondant de la doctrine à Roanne, puis à Saint-Etienne. Son rôle consistait à distribuer des brochures, des portraits d'Enfantin et de Saint-Simon, à tenter de convertir les notables et à démentir par là toutes les rumeurs de la presse¹. Il voulait toucher aussi bien les patrons que les employés, notamment ceux des chemins de fer de la Compagnie de l'Est. Cette tâche n'allait pas sans quelques risques : très vite, il acquiert une mauvaise réputation auprès de nombreuses personnes, sans parler de sa hiérarchie. Son dévouement ne durera en fait que fort peu de temps, c'est-à-dire approximativement de l'automne 1831 jusqu'au printemps 1832. A ce moment, la doctrine n'est plus pour lui qu'un passe-temps, et ses relations avec les Pères de la Doctrine s'espacent progressivement. Que s'est-il passé entre-temps ?

Etienne Capella, lui, avait une foi peut-être encore plus grande que Boulangé. Il avait déjà, en 1831, effectué plusieurs missions dans l'est de la France. Il ne cachait pas que son adhésion devait beaucoup à Enfantin lui-même². Dès octobre 1831, à Perpignan cette fois, il avait mis sur pied des séances d'enseignement de la "Religion nouvelle", ouvertes à tous et singulièrement à l'intention des ouvriers. Mais très vite il s'est heurté, lui aussi, à une opposition – plus sévère, puisque le préfet lui ordonna de cesser son enseignement. Il n'en demeurait pas moins convaincu que la bonne parole devait être propagée partout et vers tous, et avait créé, dans ce but, une bibliothèque d'ouvrages consacrés à la doctrine. Or, quelques mois plus tard, en avril 1832, il était en rupture avec la famille saint-simonienne.

1. La famille saint-simonienne faisait régulièrement l'objet d'articles critiques et ironiques de la part de la presse parisienne.

2. Il écrit dans une lettre à un autre saint-simonien, Hoart : « Je me laissais aller à l'attrait irrésistible de ses paroles, je les croyais, je les aimais, j'y obéissais » (Fonds Enfantin 7701/24).

L'histoire de ces deux ingénieurs illustre celle de la plupart des ingénieurs qui, à un moment ou à un autre, prirent fait et cause pour le saint-simonisme. Il en fut de même, en 1833, au moment de l'expédition d'Égypte. Si cette aventure aboutit à l'échec du projet de percement de l'isthme de Suez, c'est en partie en raison de la concurrence anglaise qui empêcha rapidement les saint-simoniens de convaincre les autorités égyptiennes. Mais nous relevons surtout que sur les quatre-vingt saint-simoniens, seuls quatre ingénieurs des Ponts et des Mines (Fournel, Lambert, Drouot et Decharme) avaient répondu présents à l'appel d'Enfantin, alors que l'expédition avait en partie pour but la réalisation de vastes projets industriels. Tous les autres, dont faisait partie Michel Chevalier, jugeaient l'entreprise "trop folle" et refusèrent de partir pour Alexandrie.

Les causes de toutes ces promptes désaffections sont multiples, comme avaient pu l'être les raisons de l'adhésion. On peut évoquer bien entendu les craintes, au bout de quelques mois, d'une quelconque réaction de leur ministère de tutelle. Pourtant, les sanctions n'ont jamais été importantes (quelques réductions de salaires pour certains de ces ingénieurs...). Grâce à Legrand, directeur général des Ponts et Chaussées, qui eut une attitude très paternaliste, elles se réduisirent à de simples menaces non suivies d'effet : on "récupérait les brebis égarées", dont on faisait passer les agissements pour des erreurs de jeunesse, et on les envoyait en "mission". Le cas le plus connu est celui de Michel Chevalier, qui, en 1833, à sa sortie de Saint-Pélagie où il était resté emprisonné pendant un an en compagnie d'Enfantin, à la suite du procès du groupe saint-simonien, fut envoyé aux États-Unis pour y étudier les chemins de fer. Une façon de le faire rentrer dans le rang, en quelque sorte.

Il ne faut pas négliger non plus les contingences familiales qui ont obligé certains de ces ingénieurs à renoncer à leur foi, sous peine de voir des conflits se développer avec leurs proches.

Mais ce sont surtout les désaccords sur la doctrine, et notamment sur les desseins de la religion saint-simonienne, qui ont entraîné ces dissensions internes. La foi saint-simonienne des ingénieurs étaient fortement ancrée dans le réel. Pour eux, le saint-simonisme était synonyme de production, de réalisations techniques, de progrès social et économique. Or c'est justement entre février et avril 1832, que Prosper Enfantin imprima un caractère religieux très prononcé au saint-simonisme, le transformant en un "enfantinisme", qui faisait de lui le chef de l'Église saint-simonienne. Cette dérive ne contenait pas en elle la notion "d'efficacité" du prosélytisme à laquelle étaient attachés les ingénieurs. Deux orientations bien distinctes apparurent alors, les uns souhaitant ne se consacrer qu'au travail "concret", les autres se tournant plus vers le mysticisme. Dès lors, chacun avait un but différent, et la scission devenait inévitable.

Cette contradiction se résume dans les quelques lignes qu'Enfantin adressa à Capella, après que celui-ci se fût plaint de ce que « l'on se contentait de crier bien haut », et que l'on rêvait plutôt que de travailler :

«Je t'assure que je m'occupe peu en ce moment de convertir des ingénieurs, des savants et des littérateurs, le temps est passé, ni même des ouvriers, cordonniers, tailleurs, etc... [...] Mon cher fils, il ne s'agit pour nous, ni de faire une fabrique ou un chemin à ornières, ni même de fonder un phalanstère quand bien même nous aurions les instruments de travail pour l'un et pour l'autre de ces œuvres [...] car vraiment je ne songe plus du tout qu'à nous faire aimer, admirer, respecter, glorifier.»¹

Tous eurent le sentiment d'avoir été abandonnés par ceux en qui ils croyaient. Le discours, les mots n'étaient plus les mêmes. Certains se tournèrent alors vers le fouriérisme, mais très peu furent véritablement séduits par cette alternative, se contentant de lire le *Phalanstère*, la revue de Fourier. Seul Abel Transon devint un fouriériste convaincu, tentant de faire de nouveaux disciples parmi ses anciens camarades saint-simoniens.

Quant à ceux qui avaient abandonné leur emploi pour se consacrer à la propagation de la doctrine, ils eurent à affronter d'importantes difficultés financières.

Les ingénieurs saint-simoniens, des ingénieurs du XXe siècle ?

Ce n'est donc pas vraiment dans la marche de l'aventure saint-simonienne proprement dite que les ingénieurs ont pu marquer le saint-simonisme de leur empreinte. En revanche, ils ont utilisé le mouvement pour élaborer et rendre publics de grands projets d'organisation industrielle. Lorsqu'on étudie leurs carrières, on s'aperçoit que près de deux sur trois ont eu des responsabilités dans l'élaboration ou le développement d'une ligne de chemin de fer. Certes, c'était le cas de beaucoup d'ingénieurs des Ponts, qui, dans la deuxième moitié du siècle furent souvent recrutés pour des travaux ferroviaires. Mais on notera que plusieurs d'entre eux, Clapeyron, Lamé, Flachet, entre autres, concurent eux-mêmes les premières lignes, le Paris-Saint-Germain par exemple.

La doctrine du comte de Saint-Simon visait à développer l'industrie moderne sur toute la planète, à installer le règne des "producteurs", et à établir une organisation scientifique du travail, source d'harmonie et de progrès. Il n'était pas difficile pour des ingénieurs de reprendre ces idées et de les développer en les précisant. Les ingénieurs saint-simoniens se sont donc faits les chantres du chemin de fer, notamment à travers *le Système méditerranéen*, ouvrage incontournable du saint-simonisme, réunissant des articles du *Globe* dans lesquels Michel Chevalier exposait un vaste projet de réseau de

1. Fonds Enfantin 7620 (C'est Enfantin qui souligne).

communications, qui unirait les grandes villes européennes et, par conséquent, leurs centres de production.

Mais ils se sont également beaucoup interrogés sur leur propre métier, sur le devenir des ingénieurs et de l'ensemble du domaine des travaux publics¹. Le *Globe* devint la tribune dans laquelle ils fustigèrent le libéralisme, son système de concurrence et ses tentatives pour écarter l'Etat, et par conséquent les ingénieurs d'Etat, des travaux publics. On ne pouvait pas prétendre œuvrer efficacement par la concurrence, expression même du "laissez-faire", qui était le symbole de la désorganisation absolue selon les saint-simoniens. Tout en étant partisans d'une intervention totale de l'Etat, seul habilité à mener une politique d'intérêt général à long terme, il se rendaient compte que la société n'y était pas préparée et préconisaient par conséquent un système mixte où l'Etat subventionnerait les entreprises et les compagnies.

C'était également l'occasion pour eux de proposer au sein de leur profession des réformes visant, grâce à l'enseignement professionnel, à développer les recrutements des ingénieurs à partir de leur vocation réelle.

On a voulu voir *a posteriori*, dans les écrits saint-simoniens, une ébauche de la structure technocratique qu'a connue le XXe siècle. D'autant que l'on faisait remonter la technocratie à la formation des premiers polytechniciens. De là à rappeler que, nombre de polytechniciens ayant été saint-simoniens, le saint-simonisme avait été un prélude à la technocratie, il n'y avait qu'un pas, que certains, comme l'économiste Friedrich von Hayek, ont franchi allègrement².

Encore une fois, la réalité est peut-être plus complexe, car si l'on ne peut nier le fait que les ingénieurs ont souhaité voir apparaître une forme de gouvernement mettant des techniciens à des postes où ils pourraient intervenir sur le plan économique et social, on ne peut pas affirmer qu'ils ont été partisans d'une forme de pouvoir gouvernant par la technique et éliminant des décisions toute dimension sociale.

En définitive, le lien qui a uni les ingénieurs et le saint-simonisme est plus complexe qu'on a pu le croire. Le danger est de regrouper sous un même jugement des personnalités très différentes. L'étude des saint-simoniens exige pratiquement que l'on s'attache cas par cas à reconstruire chaque parcours. Cependant nous avons tenté, sans vouloir en réduire l'importance, de mettre à jour quelques points communs dans l'histoire de ces ingénieurs. On s'aperçoit surtout que la doctrine de Saint-Simon et les premiers discours d'Enfantin ont séduit un public brillant, une élite, qui s'interrogeait sur sa place dans la société contemporaine. Le saint-simonisme était une façon de répondre à ces questions. Il a surtout été, à notre avis, un refuge momentané pour des esprits avides de

1. Voir la lettre de Chevalier à Le Play que nous publions en annexe.

2. Voir Friedrich von Hayek, *The counter revolution of science*, Illinois, 1952.

progrès et d'action, qui y ont trouvé la justification théorique de projets semblables. Si la religion saint-simonienne ne fut qu'un fiasco dont Prosper Enfantin porte une grande part de responsabilité, "l'industrialisme" qui l'accompagnait a inspiré plusieurs de ses apôtres. Chacun, à sa façon, a retiré un profit de cette expérience : soit une certaine notoriété publique – c'est le cas de Michel Chevalier – soit une volonté de mettre en oeuvre les idées de Saint-Simon. Le saint-simonisme a renforcé ces hommes dans leur foi en la technique, l'industrie et l'organisation. Si leur rôle dans la vie de la communauté ne fut guère déterminant, ils sont devenus par la suite, au travers des inventions qui ont fait leur réputation, les meilleurs "apôtres" dont Saint-Simon pouvait rêver.

ANNEXE

Lettre de Chevalier à Le Play, à Sainte-Pélagie le 13 janvier 1833

La lettre qui suit a été écrite par Michel Chevalier (1806-1879) lorsqu'il purgeait, à Sainte-Pélagie, un an de réclusion en compagnie de Prosper Enfantin, suite au procès de la famille saint-simonienne des 27 et 28 août 1832. Cet emprisonnement marquait alors, pour Chevalier, la rupture avec la doctrine ainsi qu'avec son chef, le "Père Suprême" Enfantin.

Frédéric Le Play (1806-1882), quant à lui, avait suivi le même parcours que Chevalier : ils avaient assisté ensemble aux cours de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole des Mines et étaient restés des amis fidèles¹. Le Play s'était également intéressé au saint-simonisme par le biais d'un abonnement au *Globe* en 1832, devenu, selon sa propre expression, "sa nourriture quotidienne"². Mais il ne s'était pas investi plus avant dans le prosélytisme saint-simonien.

Ce document est un véritable manifeste en faveur du développement de l'industrie et surtout de l'emploi des ingénieurs dans celle-ci. En effet, les saint-simoniens avaient souvent reproché aux ingénieurs d'Etat d'être plus des hommes de science que de véritables techniciens. Il faut préciser que, pendant longtemps, faire carrière dans l'industrie fut très mal vu dans le corps des Mines et dans celui des Ponts. On verra également que cette lettre résume presque à elle seule toute la pensée saint-simonienne concernant "l'industrialisme", et par conséquent une certaine image du XIXe siècle.

«Mon cher ami, mon frère en venant me voir aujourd'hui, m'a apporté la dernière livraison des annales³ (Sept, Oct 1832). J'ai été agréablement surpris d'y trouver un mémoire⁴ que j'écrivis dans d'autres temps avec une note flatteuse. Ceci me prouve que je pense souvent aux bons amis que j'ai laissés dans le corps⁵, aux témoignages d'estime et d'attachement que j'ai reçus de plusieurs des hommes honorables qui en forment la tête ; il y a aussi quelques souvenirs pour moi ; et j'y trouve une satisfaction douce et profonde car l'ardeur avec laquelle je suis ma voie présente⁶, ne m'empêche pas de fortement tenir à mon passé. Ce souvenir est d'ailleurs parfaitement aujourd'hui : je l'ai accepté comme un souhait de fête, car c'est aujourd'hui que j'ai 27 ans accomplis.

1. Bien plus tard, les deux hommes furent unis par des liens familiaux, la fille de Chevalier épousant le fils de Le Play.

2. Lettre du 7 avril 1832, Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds Enfantin 7609.

3. Les *Annales* du corps des Mines.

4. Les ingénieurs ou futurs ingénieurs publiaient régulièrement le résultat de leurs recherches dans les *Annales* sous la forme de mémoires. Nous reviendrons plus loin sur celui auquel Chevalier fait allusion.

5. Le corps des ingénieurs des Mines.

6. C'est Chevalier qui souligne.

La régénération des annales est un fait important pour le corps ; car je la considère comme un symptôme de la régénération du corps lui-même. C'est un sacrilège que de parquer une réunion d'hommes aussi distingués dans des attributions aussi mesquines. Il faudrait si peu d'argent pour mettre le corps à même de fonder sa propre gloire en rendant de signalés services à l'industrie de la France et du monde et en explorant le globe entier dans sa configuration extérieure et sa constitution interne ! J'en ai parlé à quelques journalistes de mes amis, qui n'ont pas encore traité la question ; je leur en ferai parler encore ; et ils l'aborderont certainement à Paris et dans la province. L'administration, elle-même, a besoin que la presse l'aide à tâtonner la chambre, dût-il lui en coûter quelques horions ; car la Chambre a une passion hébétée de parcimonie, qui lui fait jeter par la fenêtre des millions, dès qu'il s'agit de guerre ou de toute autre chose improductive et qui lui fait refuser les plus modestes allocations pour les créations nouvelles¹.

Le corps des mines a fait jusqu'ici de la science et même il en a peu fait ; il faut qu'il sente la fièvre industrielle qui s'empare aujourd'hui de la société toute entière, et qu'il entreprenne d'être au premier rang, parmi les modérateurs et les discuteurs de ce flux extraordinaire ; et il ne manque pas, dans le corps, d'hommes qui ont donné de solides exemples à leurs camarades. C'est le corps des mines et des usines. Vous avez dans vos mains, messieurs, les combustibles et les métaux ; c'est-à-dire deux éléments essentiels de toute industrie, de toute fabrication. La vapeur, c'est-à-dire le charbon de terre, acquiert une importance qui va croître selon le carré ou le cube du temps, soit comme moteur dans les fabriques, soit comme moteur dans les communications par eau et par terre. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur ont un avenir superbe. La machine à vapeur, malgré les ingénieux perfectionnements qu'elle a éprouvés, est encore dans son enfance. Les métaux, par l'effet de la centralisation de l'industrie, doivent arriver à de très bas prix. On le voit déjà pour le fer en Angleterre, leur emploi deviendra universel. Les progrès qu'il est aisé de concevoir et d'entrevoir d'ici à dix ans, dans la direction de l'extension de l'emploi des métaux et surtout de la trinité fonte, fer, acier, et sous le rapport des perfectionnements apportés à la machine à vapeur, aux bateaux à vapeur, aux chemins de fer, et aux communications en général ; ces progrès, dis-je, sont prodigieux car enfin, toute cette activité belliqueuse va se reporter bientôt sur l'industrie ; toute cette force qui se dissipe dans de vaines querelles parlementaires, va s'utiliser du côté de la production, du travail, et ce n'est pas tout encore.

La géologie est encore de votre domaine ; il a été fait de belles choses en géologie depuis peu, et notamment par Elie de Beaumont² ; mais la partie du globe réellement explorée est bien faible. En France même, que de questions à éclaircir ! Et puis jusqu'à présent les géologues ont opéré sur la terre comme les chirurgiens sur un cadavre, abstraction faite de toute idée de vie. Or la notion de la vie, du Progrès, introduite en Géologie, soulèvera une multitude de questions neuves, du plus haut intérêt scientifique, et d'une gravité majeure pour le genre humain, et pour sa distribution sur la planète ; ceci vous paraît peut-être étrange ; mais suivez-moi encore une minute. L'humanité suit une loi

1. La Chambre des députés. Plusieurs fois, au cours des années 1820 et 1830, la Chambre avait voté la réduction du budget des Ponts et Chaussées et des Mines, cédant ainsi aux accusations de gaspillage portées à l'encontre des ingénieurs. Nombre de députés souhaitaient alors retirer à l'Etat la charge financière des travaux publics, pour la confier à des entreprises privées. Ces critiques à l'encontre des deux corps d'ingénieurs avaient fortement choqué les jeunes ingénieurs tout juste sortis de l'Ecole et n'avaient pas été sans influence quant à l'adhésion de certains au saint-simonisme.

2. Elie de Beaumont (1798-1874), grand géologue français, était lui aussi polytechnicien et ingénieur des Mines. Professeur de géologie à l'Ecole des Mines en 1829, il avait été chargé de dresser une carte géologique de la France. Sans adhérer au saint-simonisme, il était resté proche de ce groupe d'ingénieurs. Et lorsque les anciens saint-simoniens prirent la tête du ministère de l'Instruction publique en 1848, avec Hyppolyte Carnot comme ministre et Jean Reynaud comme sous-secrétaire d'Etat, ils firent appel à Elie de Beaumont (ainsi qu'à Frédéric Le Play !) pour la création d'une Commission des Hautes Etudes scientifiques et littéraires.

de Progrès ; elle tend vers l'harmonie universelle de ses membres, et surtout vers l'harmonie de plus en plus parfaite des deux sexes. Vous admettez la chose, n'est-ce pas. Eh bien, admettez que la planète s'harmonise de plus en plus avec l'humanité qui l'habite, ou au moins donnez-vous la peine de discuter l'hypothèse, et vous verrez quelle riche mine elle vous ouvre. Que de questions à examiner de ce point de vue, sur la température, sur la foudre, sur les volcans, sur les fleuves, les épidémies, les tremblements de terre, les envahissements de la mer, les soulèvements et les abaissements graduels, etc, sans parler des déserts, des marées, etc.

Ingénieurs des mines, si ce n'est pas là un gîte exploitable, convenez que c'est au moins un affleurement qui mérite un coup de pioche.

Et puis encore, pour être ingénieur des mines, il n'est pas défendu d'avoir des entrailles. Il y a de superbes questions industrielles qui portent particulièrement sur la condition des classes inférieures, sur les modifications que leur sort a subi, sur les changements introduits dans la vie des peuples par telle ou telle invention ou découverte; Il y a des exemples très remarquables et qu'on cite souvent ; telle, par exemple, est l'invention de la poudre (qui, par parenthèse est maintenant une vieillerie que, quelqu'un de ces jours, vous verrez reléguer aux antiques par quelque nouveau produit engendré par les chlorates ou les fulminates). Mais il y a des faits dont communément l'importance est moins sentie et qui ont amenés de prodigieux résultats ; telle est la méthode de fabriquer le fer en passant par la fonte qui a produit du fer plus doux que celui des anciens. Prenez, si vous voulez, un fait minime en apparence, la fabrication des ressorts. Sans ressorts, pas de machines de précisions, pas d'outils délicats. Sans ressorts, pas de voitures supportables, et par conséquent pas de communications faciles d'hommes à hommes.

Car sans instrument de précisions, que devient la science ?

Sans outils délicats, que devient l'industrie ?

Sans communications, que devient la civilisation ?

Si l'on veut apprécier l'importance des changements qu'une découverte industrielle peut apporter dans la vie des peuples, on n'a qu'à faire le voyage autour de sa chambre, puis autour de sa maison, et à énumérer les objets qui sont vulgaires aujourd'hui et qu'un sénateur Romain n'aurait pu posséder avec ses milliers d'esclaves et de chiens, à commencer par les carreaux des fenêtres et en finissant par vos rasoirs et votre habit de drap d'Elbeuf ; et chaque objet nouveau introduit une habitude nouvelle, satisfait un besoin nouveau.

Je me souviens qu'un jour, ayant glissé dans un mémoire (c'est précisément celui que vous avez reproduit dans les annales) quelques mots sur la condition des classes pauvres, et encore quelques mots bien timides, on trouve la chose extraordinaire et bizarre ; et comme nous nous trouvions autour du lit sur lequel vous êtes si longtemps et si douloureusement resté gisant, dans le Cabinet Chinois¹, quelques uns de nos camarades, des plus jeunes il est vrai, dirent qu'il fallait être saint-simonien pour oser des réflexions si étrangères au sujet. Eh bien, il est certain qu'en général les travaux produits par les ingénieurs manquent d'un intérêt qu'il serait facile de leur donner en laissant apercevoir avec réserve et mesure les liens qui rattachent les sujets qu'ils traitent aux

1. De retour de son voyage en Allemagne (voir note suivante), Frédéric Le Play avait failli perdre ses mains dans un accident de laboratoire à l'Ecole des Mines. Ses camarades l'avaient emmené, blessé, dans le "cabinet chinois", pièce attenante à la salle du Conseil. Il y fut installé pendant sa convalescence, entouré de ses amis qui lui prodiguaient les soins nécessaires. Charles de Ribbe relate cet épisode dans son *Le Play, d'après sa correspondance* (Paris, 1884, p. 29-30) : «Autour de lui, on discutait avec passion les formes nouvelles d'organisation politique et sociale qui devaient être données à la France [...] On voulut l'emmenner à Ménilmontant. Mais fidèle à ses engagements, il réfléchit et répondit : "Je n'ai pas de raison suffisante".» C'est d'ailleurs au cours de cette convalescence, alors qu'il était revenu d'Allemagne avec des souvenirs de paix et d'harmonie sociale, qu'entendant les manifestations des Trente Glorieuses, il prit la résolution «de travailler à guérir les plaies de la France » (Voir Fernand Auburtin, *Frédéric Le Play d'après lui-même*, Paris, 1906, p. 8-9).

intérêts palpitants, vitaux de la société. Ce serait d'ailleurs un moyen de trouver soi-même un vif attrait à des travaux qui, aujourd'hui, sont passablement arides.

Encore autre chose. Pas de mines ni d'usines sans argent, sans organisation financière, sans usage du crédit. Or ces questions là ne me paraissent pas avoir été jamais traitées dans les Annales. Vous devez cependant avoir sur ce point recueilli de précieux renseignements en Allemagne¹. En Angleterre, il doit y avoir aussi de curieux résultats à consulter sous ce rapport.

Toutes ces choses, je le sais, sont dans les vœux du plus grand nombre des ingénieurs, et surtout de ceux qui ont été mis à la tête du corps ; mais la réalisation en est urgente. Sans quoi, quelque matin, un député atteint d'un accès d'économie proposera la suppression du corps, et pour peu que les honorables soient de mauvaise humeur contre les ministres, ce qui arrive par boutade aux plus accommodants, par assis et par levé, en une minute le corps des mines sera biffé [...]

Pourquoi encore n'enverrait-on pas des ingénieurs dans des expéditions exploratrices ? On retirerait de grands fruits à refaire les voyages de Mr de Humboldt², en prenant pour point de départ les travaux de cet illustre personnage. Il ne serait pas moins fructueux d'aller observer l'industrie des États-Unis, qui vous font un chemin de fer comme chez nous on trace un chemin vicinal, qui creusent des canaux comme ici des rigoles ; savez-vous que sur le Mississipi seulement il y a 200 grands bateaux à vapeur ? Nos relations avec ce pays m'ont démontré que c'est là que l'élément industriel est le plus actif, le plus fécond, le plus hardi incomparablement ; mais aussi voilà tout : élévation scientifique néant, beaux arts néant ; de sorte qu'il leur manque au moins deux conditions sur trois pour être le premier peuple du monde.

Je ne vous parle pas de la prison, qui est une prison pure et simple, car elle est bien changée, depuis le temps des hermites en prison³. Les verrous sont des verrous de belle serrurerie, par ma foi ; cependant je ne m'y ennuie pas le moins du monde à attendre, et le Père s'y porte à merveille, quoiqu'il lui faille de l'exercice et qu'il y ait une cour de 27 mètres sur 13. Au fait, j'aime mieux vous dire encore un mot de mon rêve sur les Annales.

L'espèce humaine est fière de son intelligence, et elle a bien raison ; cette intelligence est devenue subtile, souple, alerte, c'est un vrai prodige. Quand j'ouvre, par exemple, la métaphysique de Cousin⁴, j'admire cette habileté

1. Frédéric Le Play, pour sa dernière année en tant qu'élève à l'École des Mines, était parti effectuer, en compagnie de son grand ami Jean Reynaud, un voyage de plusieurs mois en Allemagne. Les visites des mines et des manufactures de l'Allemagne du Nord n'étaient en fait qu'un prétexte à la discussion et à l'analyse de la question sociale en France et en Allemagne. Les deux amis n'avaient d'ailleurs pas pu s'entendre, Frédéric Le Play, alors beaucoup plus teinté de conservatisme que le "libéral" Reynaud, étant revenu bien plus enthousiaste et admiratif de la situation des ouvriers allemands (Voir à ce sujet sa correspondance dans la première partie intitulée "Voyages en Allemagne et en Belgique" de ses *Voyages en Europe (1829-1854)*, Paris, 1889).

2. Alexander von Humboldt (1769-1859), géologue, minéralogiste, naturaliste et grand voyageur allemand, passa plusieurs années de sa vie à visiter le continent américain. Son *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne* constitua une lecture riche d'enseignements pour Chevalier et Infantin lors de la retraite de Ménilmontant, lecture à laquelle ils firent allusion dans la "bible" saint-simonienne *Le Livre Nouveau*. Voir *Le Livre Nouveau des saint-simoniens*, édition établie par Philippe Régnier, Paris, 1991, p. 184.

3. Allusion à l'œuvre de Victor Joseph de Jouy (1764-1846) et A. Jay, *Les hermites en prison, ou consolation à Sainte-Pélagie*, Paris, Ladvocat, 1823.

4. Victor Cousin (1792-1867). Les tentatives, de la part de Victor Cousin et des autres fondateurs de l'éclectisme, de rapprocher les différentes cultures européennes et même de se tourner vers l'Orient, auraient pu séduire les saint-simoniens. Cependant, ceux-ci n'y virent qu'un essai trop timide et bien loin de la construction d'un vaste système *synchrétique*. Philippe Régnier cite, à ce propos, le saint-simonien Jules Lechevalier : « Chez Mr Cousin, le syncrétisme n'a été qu'un appétit et une tangente accidentelle, une sorte de tangente à son orbite ordinaire, qui est plutôt chrétienne et monothéiste que panthéiste », in *Le Livre Nouveau*, op. cit., p. 45.

extrême à distinguer, à disséquer la pensée, à nouer, à tresser, à filer, à étirer, à sonder des idées. J'admire ça et je n'y trouve qu'un défaut ; c'est que c'est trop malaisé à apprendre pour le commun des hommes, et ça n'est guère bon à rien. Mais si l'espèce humaine a le droit de s'enorgueillir de son intelligence, ses mains lui sont aussi un juste sujet d'orgueil; elle a les doigts aussi déliés que l'esprit ; ses membres aussi souples, aussi alertes que l'intellect ; les phalanges et les muscles aussi délicats que le cerveau. On a peine à croire la merveilleuse puissance que l'ouvrier a acquise par nécessité sous le règne de la concurrence. Il y a vraiment des poèmes à faire là-dessus. Je ne dis pas que les ingénieurs doivent faire des poèmes ou que les annales doivent rivaliser avec l'almanach des muses, mais je dis qu'il y a dans cette direction de beaux, de très beaux mémoires à faire. C'est quelque chose qui tient de la mécanique et de la gymnastique, et que doit connaître tout homme appelé à pratiquer. Or c'est surtout ce caractère pratique que le corps doit revêtir de plus en plus vite. Vous, en particulier, mon cher Leplay, vous possédez une puissance d'analyse qui vous rendrait de semblables travaux aisés et agréables. Je ne sais, quant à moi, si je vous fournirai mon contingent. J'en doute franchement car ce que je pourrais vous donner paraîtrait trop singulier aux lecteurs des annales. Peut-être y-a-t-il dans mon passé quelques extraits de rapports dont vous pourriez tirer parti.

J'ai fait à Mons des recherches de minerais de houillères que je pourrais retravailler¹; c'est accompagné de renseignements sur une mine, ou plutôt sur deux mines, que j'ai habitées dans ce pays à diverses reprises et où tout était à ma disposition. J'ai aussi un mémoire détaillé sur les houilles d'Epinac, sur les gîtes ferrugineux des environs et sur l'ensemble de cette localité ; il a été fait avec le plus grand soin. Si Mr Beaunier² à qui je l'ai soumis dans le temps, et près de qui j'ai trouvé de grands encouragements lorsque je suivais la carrière d'ingénieur, croyait que ce mémoire a de l'intérêt, je me ferais un plaisir de vous le donner. Il faudrait toutefois, pour le publier, l'autorisation de la compagnie qui me l'a payé mais elle-même en serait contente, pourvu qu'on supprimât certains devis favorables à un détestable agiotage dont ces mines ont été l'objet ; et ces devis sont en dehors de la description et exploration. Quant au premier mémoire, il m'appartient en propre, je l'avais fait pour deux maisons de banque de Paris [...]. Pour avoir été trop confiant et trop novice en affaires, je n'ai pas retiré un sol de ces deux mois d'un rude travail, tellement rude que le propriétaire de la dernière mine que j'examinais, a été tué peu de temps après mon départ par un éboulement, dans la couche où nous allions assez souvent passer nos soirées. Les turpitudes que j'ai vues à cette époque ont beaucoup contribué à la détermination que je pris peu après de consacrer ma vie à laver le monde de ces souillures, et à mettre en saillie les éléments de moralité, de prospérité et de savoir qui s'y trouvent confondus avec la boue, la misère et l'ignorance.

Adieu, mon ami, mille amitiés à ceux qui se souviennent de moi

Michel

Source : Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds Enfantin 7647.

1. Mons, ville de Belgique à proximité de gisements houillers. On peut imaginer que ces recherches ont été effectuées par Chevalier alors qu'il était ingénieur à Valenciennes en août 1830.

2. Beaunier, ingénieur des mines, fut en 1816, un des fondateurs de l'Ecole des Mines de Saint-Etienne.